

COLLÈGE AU CINÉMA 2019-2020

DOSSIER
ENSEIGNANT

TEL AVIV ON FIRE de Sameh Zoabi



Loire
Atlantique

le  inématographe
nantes

Fiche technique 3

Repères sur le conflit israélo-palestinien

Historiques 4

Géographiques 5

Pistes d'analyse 6

Ce que peut le cinéma

Le choix périlleux de l'humour

Triple agent

On ne badine pas avant l'amour

Analyses de séquences

#1 Conflit des imaginaires 7-8

#2 Une réalité fragmentée 9-10

Entretien avec Sameh Zoabi 11

Ce dossier a été rédigé par Jérôme Baron,
directeur artistique du Festival des 3 Continents.

Coordination :
Le Cinématographe Ciné-Nantes Loire-Atlantique.

Collège au Cinéma et les actions de médiation en direction des scolaires du Festival des 3 Continents font partie du plan Grandir avec la Culture mis en place par le Département de Loire-Atlantique.

Crédit photos : Copyright Patricia Peribanez - Samsa Film - TS Productions - Lama Films - Artemis Productions

Fiche technique

Générique

TEL AVIV ON FIRE

Luxembourg-Israël-France-Belgique / 2018 / 1h37

Réalisation

Sameh Zoabi

Scénario

Sameh Zoabi
Dan Kleinman

Image

Laurent Brunet

Montage image

Catherine Schwartz

Son

Alain Sironval

Montage Son

Pia Dumont

Costumes

Madgalena Labuz

Décor

Christina Schaffer

Musique

André Dziezuk

Production

Samsa Film (Luxembourg)
TS Productions (France)
Lama Films (Israël)
Artémis Productions (Belgique)

Distribution

Haut et Court

Format

1.85, numérique, couleur

Interprétation

Kais Nashif
Salam
Lubna Azabal
Tala
Yaniv Biton
Assi
Nadim Sawalha
Bassam
Maïsa Abd Elhadi
Mariam
Salim Daw
Atef
Yousef Sweid
Yehuda
Amer Hlehel
Nabil
Ashraf Farah
Marwan
Laëtitia Eido
Maïsa

Sortie

3 avril 2019 (France)
Le film n'est pas sorti en Israël ou en Palestine.
Le film a été projeté lors de la clôture du Festival des 3 Continents à Nantes en novembre 2018.

FOCUS : LE FESTIVAL DES TROIS CONTINENTS

Les trois continents, ce sont l'Afrique, L'Amérique du Sud et l'Asie : trois régions du monde que scrute et célèbre depuis 1979 ce festival qui se tient à Nantes fin novembre. Jusqu'aux années 1980, l'histoire du cinéma n'existe pas beaucoup en dehors des patrimoines européens et nord-américains. Même le Japon est peu défriché, à part une poignée d'auteurs. Le festival participe ainsi d'un élargissement considérable du champ de la cinéphilie, étendue au monde.

Les 3 Continents de Nantes sont le festival où l'on découvre le nouveau cinéma iranien, l'école taïwanaise de Hou Hsiao-hsien, le cinéma philippin avec Lino Brocka en tête de file, où l'on remet au premier plan le cinéma de Satyajit Ray sans oublier de faire découvrir d'autres grands réalisateurs indiens comme Guru Dutt et Raj Kapoor, célèbres dans leur pays mais inconnus en Occident. Plus récemment, on y présente les films de cinéastes comme Jia Zhang-ke ou Hirokazu Kore-eda avant que ceux-ci ne deviennent des habitués de la compétition du Festival de Cannes.

Alliant rétrospectives et films contemporains présentés en compétition, le Festival des Trois Continents a cette particularité de programmer des raretés, des fictions et des documentaires que l'on peut difficilement voir ailleurs et ce encore aujourd'hui malgré le développement du numérique et des réseaux. Il participe ainsi à valoriser les patrimoines cinématographiques de nombreux pays mais permet aussi l'émergence de nouveaux talents, notamment grâce à l'atelier de formation aux outils de la coproduction internationale Produire au Sud initié en 2000. Avec de nombreuses actions de médiation, le Festival s'inscrit pleinement dans le champ de l'éducation à l'image et propose chaque année de nombreuses séances dans le cadre scolaire, à Nantes mais aussi dans plusieurs salles partenaires sur le territoire. Afin de créer des passerelles entre le festival et Collège au Cinéma, il arrive régulièrement qu'un film programmé au Festival intègre la programmation du dispositif.

Synopsis

Salam, 30 ans est palestinien et vit à Jérusalem. Célibataire, il aimerait bien cependant reconquérir son ex-petite amie, Mariam qui le tient en piètre estime. Tous les matins, il passe le mur pour se rendre à Ramallah où il travaille comme stagiaire sur le tournage d'un feuilleton arabe à grand succès intitulé "Tel Aviv on Fire".

Dans cette série, une vedette du cinéma français y interprète une espionne palestinienne mandatée par son amant, un cadre du renseignement palestinien, pour dérober par tous les moyens, y compris ceux de la séduction, les plans d'une offensive imminente – on est en 1967 – détenus par un général israélien.

Un jour, passant par le check-point pour se rendre sur le lieu du tournage, Salam fait la connaissance d'Assi, un officier de l'armée israélienne dont la femme est une inconditionnelle de l'émission télévisée. Alors que son travail ne consiste qu'à aider l'actrice principale à bien prononcer l'hébreu, il se vante auprès de l'officier d'être le scénariste. Mal lui en prend, car ce militaire a déjà une petite idée de comment la série doit se terminer et va tout faire pour que Salam écrive une fin dans laquelle l'espionne palestinienne tombe amoureuse du général israélien.



Quelques repères chronologiques sur le conflit israélo-palestinien

1918

À la fin de la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman est vaincu et ses terres sont partagées par les puissances européennes. Le territoire de la Palestine passe alors sous mandat britannique.

1922

Sur ce territoire, le Royaume-Uni veut créer un foyer national juif alors que la communauté juive y est largement minoritaire (10% de la population). Mais l'immigration prend rapidement de l'ampleur suite à la situation tendue en Europe, et plus particulièrement en Allemagne où le parti nazi antisémite arrive au pouvoir (1933).

1945

À la fin de la Seconde Guerre mondiale qui fait plus de 60 millions de morts dont près de six millions de juifs visés par la Shoah, l'immigration juive vers la Palestine prend de l'ampleur et augmente les tensions avec les arabes.

1947

Dépassés par la situation, les britanniques entament leur retrait de la zone. L'ONU prend le relais et propose de diviser la région en deux États, avec Jérusalem en zone internationale. Le projet est accepté par les sionistes, mais rejeté par les arabes palestiniens. S'en suit une guerre civile entre les deux communautés.

1948

Le Royaume-Uni termine son retrait de Palestine. Les juifs proclament alors l'indépendance de l'État d'Israël. En réaction, la Ligue arabe lui déclare la guerre mais l'armée israélienne se renforce et prend progressivement le dessus.

1949

Des accords d'armistice sont signés. Israël s'empare de nouveaux territoires dont l'ouest de Jérusalem.

1967

Suite à des tensions entre Israël et ses voisins, le pays déclare la guerre à l'Égypte, la Jordanie et la Syrie. En six jours, Israël s'impose et triple son territoire en s'emparant du Sinaï égyptien, du plateau du Golan syrien et de la Cisjordanie. Des colons israéliens commencent alors à s'installer sur les territoires palestiniens. L'ONU réagit et adopte la résolution 242 qui condamne l'occupation israélienne.

**> c'est le moment auquel se déroule l'action de la série
Tel-Aviv on Fire dans le film.**

1973

L'Égypte et la Syrie lancent une attaque surprise pour tenter de récupérer leurs terres. L'armée israélienne repousse encore un peu plus les frontières. Après un cessez-le-feu, les pays arabes, exportateurs de pétrole décident de punir les USA et les alliés d'Israël en augmentant de 70% le prix du baril et en diminuant la production de 5%. C'est le premier choc pétrolier. Israël est mis sous pression internationale et rend le Sinaï à l'Égypte et une partie du Golan à la Syrie. Mais il conserve son contrôle sur les territoires palestiniens où la colonisation s'accélère, surtout à Jérusalem-Est.

1980

Israël proclame Jérusalem comme sa capitale indivisible. Cette décision est condamnée par le conseil de sécurité des Nations unies.

1987

La population palestinienne se révolte et descend dans la rue, principalement armée de pierres. C'est le début de la première intifada, terme arabe qui signifie soulèvement.

Dans ce contexte naît le Hamas, un mouvement islamiste palestinien qui combat Israël.

1992

Après six ans de conflit, une paix fragile est signée avec les accords d'Oslo qui prévoient une reconnaissance mutuelle et les bases pour l'autodétermination de la bande de Gaza et de Jéricho dans un premier temps.

1995

Un plan de partage de la Cisjordanie est signé. Il prévoit des zones sous contrôle palestinien, des zones mixtes et le reste sous contrôle israélien. Mais les deux parties n'arrivent pas à se mettre d'accord sur certains sujets épineux tels que le statut de Jérusalem ou le retour des nombreux réfugiés palestiniens. Les négociations deviennent un échec et les violences reprennent de plus belle.

2000

À Jérusalem, la visite du chef de l'opposition israélienne sur l'esplanade des mosquées, lieu saint des musulmans, est l'étincelle qui déclenche la seconde intifada marquée par de nombreux attentats-suicides. Israël est à nouveau en difficulté et pour se protéger entame la construction d'un mur (déclaré illégal en 2004 par la cour internationale de Justice) en Cisjordanie et en profite pour entamer sur les territoires palestiniens.

> dans le film c'est ce mur que doit franchir Salam pour se déplacer entre Jérusalem Est et Ramallah, lieu du tournage de la série.

2005

Pour tenter de calmer le jeu, le gouvernement israélien décide en 2005 de supprimer les colonies juives de la bande de Gaza mais conserve son contrôle sur les frontières. Dans les années qui suivent, les tensions vont surtout se concentrer autour de la bande de Gaza et principalement contre le Hamas qui en a pris le contrôle.

2007

Israël impose un blocus sur la bande de Gaza. En face, le Hamas tire régulièrement des roquettes vers les territoires israéliens. En conséquence, plusieurs affrontements y ont lieu, jusqu'au plus violent en 2014. L'aviation israélienne pilonne la région et détruit 50 000 maisons, une centaine d'écoles, une dizaine d'hôpitaux et l'unique centrale électrique. La population qui est coincée dans l'enclave se retrouve en situation de désastre humanitaire.

Aujourd'hui

La situation reste compliquée et une paix durable semble difficile à trouver. D'une part la Cisjordanie est désormais morcelée entre villes et villages palestiniens et plus de 150 colonies israéliennes. Y trouver un accord paraît plus compliqué que jamais. Il y a ensuite le statut de Jérusalem. Les deux parties considèrent la ville comme leur capitale.

Quelques repères géographiques sur le conflit israélo-palestinien



Pistes d'analyse

● Ce que peut le cinéma

Un bon film, de nombreux grands cinéastes américains de l'âge classique se plaisaient à le répéter, c'est d'abord et surtout une bonne histoire. Réalisateur mais aussi scénariste de plusieurs films, les siens inclus, Sameh Zoabi semble prendre cette recommandation au pied de la lettre. Mieux, il en fait en quelque sorte l'enjeu d'un film qui accompagne le processus d'écriture improbable, duel et mouvementé d'un feuilleton télé dont "Tel Aviv on Fire" est le titre. Faisant de Salam, assistant de plateau bientôt promu scénariste, le personnage-carrefour de son film, il rappelle que les tensions alimentent de manière permanente le destin inséparable des Palestiniens et des Israéliens. Puisque l'Histoire est insoutenable et ne cesse de confronter des points de vue divergents, Sameh Zoabi substitue à l'antagonisme des récits nationaux une rivalité scénaristique. Qui écrit l'Histoire ? Comment finira le feuilleton qui rassemble de part et d'autres téléspectatrices israéliennes et palestiniennes ? Ce conflit des points de vue et des imaginaires devient l'essentielle ligne de fond du film.

● Le choix périlleux de l'humour

Dans le contexte des dramatiques tensions entre Israéliens et Palestiniens et l'interminable cauchemar politique dont elles résultent, le choix de l'humour, aussi doux-amer soit-il, pouvait donner lieu à un périlleux jeu de jonglage. Contrairement à la littérature (Salma Al Khadraji, Ibrahim Touqan, Jabra Ibrahim Jabra, Ghassan Kanafani, Edward Saïd...) et à la poésie palestiniennes (Mahmoud Darwish, Samih Al Qaqim, Tawfiq Ziyad) qui conservent la marque intense du tragique et maintiennent des références à l'occupation, à la résistance, à la perte et à l'exil, l'humour demeure une option avec laquelle les cinéastes palestiniens négocient. Elia Suleiman (*Chronique d'une disparition*, *Intervention divine*, *Le Temps qu'il reste*, *It Must Be Heaven*) en fait même un précepte voire une arme de l'art : "le rire peut faire ressortir l'intelligence du désespoir". Comme pour son compatriote, il n'est pas pour Sameh Zoabi question de négliger le poids de la toile de fond, l'humour n'est pas un faux-fuyant ou encore un réconfort valant comme un petit arrangement avec la réalité. Il est cette aberration, cette fiction que le cinéma s'autorise pour renvoyer la réalité à son absurdité. Sameh Zoabi pousse cette conviction jusqu'à la trivialité en faisant de la guerre qu'ils se livrent, du houmous et des feuilletons télévisés à l'eau de rose les seuls points de ralliement entre Palestiniens et Israéliens.

● Triple agent

Le soap opera dont Salam devient le scénariste a pour personnage principal une espionne palestinienne prise dans la tourmente de la Guerre des Six Jours en 1967. À l'heure d'une imminente offensive israélienne, Tala / Rachel (Lubna Azabal) y joue les Mata Hari auprès d'un général de Tsahal (qui dans la série a un ridicule accent arabe lorsqu'il parle hébreu) afin de découvrir les plans de l'attaque qu'il prépare et aider l'armée palestinienne à la déjouer. Mais, éprise de son compagnon de lutte Marwan (Ashraf Farah), ne suc-

combera-t-elle pas au charme de son charismatique ennemi rapproché Yehuda (Yousef Sweid) ? Il semble bien que Salam dont le prénom signifie "paix" ne soit justement pas près de la trouver et que sa posture ne soit pas plus enviable que celle que Tala. Seul point mobile du film, il est lui-même pris entre plusieurs feux. Devant chaque jour se rendre de Jérusalem à Ramallah sur le tournage, il est après avoir menti sur son rôle exposé au caractère orageux d'Assi (Yaniv Bitton), l'officier en chef du check-point, qui pour plaire à sa femme s'est convaincu de lui faire des recommandations sur les suites à donner au scénario de "Tel Aviv on Fire". Du côté de la production, les financeurs du programme produit par l'oncle de Salam exigent une défense claire et sans faille de la cause palestinienne. Enfin, Salam (interprété avec un remarquable sens de la mesure par Kais Nashif) ambitionne de reconquérir le cœur de son ex-petite amie, Mariam, jeune femme indépendante et exigeante, devenue médecin. Aussi gauche que flegmatique, il cherche essentiellement à redonner un peu de normalité à son existence en multipliant les maladresses involontaires. À l'image du tournage fauché de "Tel Aviv on Fire", Salam bricole comme il peut avec les aléas de la réalité et s'y empêtrant se retrouve comme Tala pris au piège. En tramant sans insister une proximité entre ces deux personnages dès les premières scènes du film, Sameh Zoabi suggère par étapes une indicible symétrie de leurs histoires dont l'illustration la plus repérable est que l'un et l'autre, la première dans la fiction du soap opera, le second dans ces passages répétés en Israël et la Cisjordanie, gagnent la confiance de leurs interlocuteurs, tous deux soldats, en leur offrant des gourmandises ou du houmous.

● On ne badine pas avec l'amour

Lorsqu'il est question de faire évoluer dans le sens de Assi le final de la série en mariant le général Yehuda à Tala / Rachel, on vérifie à la réaction de l'équipe palestinienne que l'amour est aussi un terrain politique. En effet, comment une espionne palestinienne pourrait-elle se rendre coupable de trahison en aimant son ennemi ? Quand à Yehuda, convaincu de la judéité de Tala / Rachel, il sortirait sans le savoir victorieux par amour. Cela est d'autant plus inadmissible que certains se souviennent avoir été mal traités par les soldats israéliens lors de leur captivité. Aux yeux d'Assi cependant, il n'y a pas d'autre issue possible car la belle espionne ne peut avoir le mauvais goût de lui préférer ce "terroriste" de Marwan. En plus, ce mariage aurait selon lui la saveur d'une réconciliation. Mais c'est Bassam (Nadim Sawalha), le doyen et oncle de Salam, qui compare ce fantaisiste dénouement amoureux aux Accords d'Oslo (1994) pour en établir le caractère illusoire.

Mais pour Assi comme pour Salam, les choses vont bien plus loin. "Tel Aviv on Fire" constitue pour chacun d'entre eux un mobile de reconquête, l'un à la suite de l'autre se servant des circonstances feuilletonnesques pour adresser le premier à son épouse, le second à Mariam, des messages aux allures de clin d'œil qu'elles seules peuvent reconnaître. La série devient en quelque sorte le canal de leurs déclarations codées, leur plus efficace agent de séduction.

Analyse de séquence #1 • Conflit des imaginaires

1



6



2



7



3



8



4



9



5



10



11



12



13



14



(00 :48 :03)

Intérieur jour / Check-point / Assi et Salam

La dernière rencontre entre Salam et Assi dans son bureau du check-point est empreinte de tension. Assi fait valoir son autorité et rappelle à Salam qu'il doit suivre à la lettre ses instructions concernant le scénario en lui reprochant la demi-mesure du baiser entre Tala / Rachel et Yehuda dans l'épisode de la veille qui lui valu les railleries de sa femme.

Par la suite, les deux hommes se verront deux fois. La première porte leur antagonisme à son comble puisque Assi fait enlever Salam pour lui faire peur. Dans la seconde, à la demande de Salam, ils se retrouvent dans un café afin qu'il expose à Assi la solution qu'il a trouvée pour la fin.

Cette dernière scène au check-point s'ouvre sur une série de contrechamps où assis derrière son bureau, l'officier israélien domine autoritairement Salam pourtant resté debout.

(1-2-3)

La première partie de la scène s'achève sur un échange verbal en apparence anodin :

Assi : arrête de te foutre de moi !

Salam : Tiens voilà ton houmous.

Dans la scène précédente, nous avons vu Salam préparer la recette à la va-vite avec des boîtes de conserve périmées et quelques ingrédients, jus de citron et persil, négligemment ajoutés et mélangés.

S'asseyant à son tour, Salam raconte à Assi que ce houmous est préparé par un vieil épicier de 90 ans qui n'ouvre boutique que deux heures par semaine. Ce gage d'authenticité donne au plat une saveur particulière qu'Assi approuve après l'avoir goûté (la caméra se rapproche de lui jusqu'au plan serré). À l'autorité du maître des lieux, Salam répond aussi malicieusement que trivialement, et une fois assis face à son interlocuteur, les deux hommes sont remis sur une sorte de pied d'égalité.

(4)

Signe d'une tension momentanément neutralisée, Assi passe de l'autre côté pour prendre place auprès de Salam et reprendre avec lui le travail. Les deux hommes sont maintenant filmés à égale distance l'un de l'autre.

(5-6)

Mais ils sont aussitôt interrompus par des soldats qui amènent un enfant en irrégularité de papiers. Aussitôt, le cadre change et très brièvement Assi et Salam ne sont plus filmés avec la même valeur dans les plans comme séparés par la bordure du cadre. L'un est Israélien, l'autre Palestinien, ils ne peuvent avoir sur un incident a priori banal la même réaction. Pour le premier, c'est la routine d'un poste où il exerce le pouvoir, pour l'autre, une humiliation de plus. La réalité fait irruption dans la fiction autour de laquelle ils tentent de s'entendre.

(7-8)

L'intrusion passée, les deux hommes retournent à leur échange sur le scénario. Assi se lève le premier et marche en quête d'inspiration, Salam lui emboîte aussitôt le pas.

(9-10-11)

Une fois rassis, Salam évoque dans l'épisode à venir une visite de Tala à son amant arabe Marwan. Assi réagit : "pas trop longtemps alors, je n'aime pas ce terroriste". Pour Salam, il est un défenseur du peuple. L'antagonisme ne porte plus sur le scénario mais bien sur la réalité. Cette fois, Salam se lève le premier comme s'il reprenait l'ascendant avant de partir. La proximité un instant retrouvée est rompue, et comme pour se rattraper et reprendre le contrôle de la situation Assi propose à Salam de repasser le lendemain chercher les scènes avec Marwan. Salam rétorque que cette fois il se débrouillera seul et laisse Assi, seul, défait. L'épisode où Tala retrouve Marwan est présenté comme une victoire de la jeune femme. Salam, lui tient la sienne.

(12-13-14)

Analyse de séquence #2 • Une réalité fragmentée ?

15



20



16



21



17



22



18



23



19



24



(01 :21 :00)

Intérieur nuit / studio de tournage / Salam et équipe technique de production

À une dizaine de minutes de la fin (enlever film qui ne sert pas beaucoup), Sameh Zoabi insère une scène qui tranche avec le reste du film, où les situations sont souvent commentées par les dialogues. Ici la parole se fait plus rare, anecdotique même, rendant soudainement la scène plus obscure à la compréhension.

Après avoir renoué avec Mariam et échangé avec elle un baiser dans les coulisses du tournage, Salam reprend le fil de l'écriture de son scénario : celui du dernier épisode de "Tel Aviv on Fire". Seul dans son bureau, les yeux sur ses notes et son ordinateur, il écrit.

(15)

Au son du clavier, succèdent classiquement les images du mariage de Tala / Rachel et le monologue intérieur imaginé par Salam puis comme asphixiée, elle révèle à Yehuda se sentir oppressée par tous les uniformes qui l'entourent : « Tu ne peux pas comprendre ».

(16)

Salam réapparaît comme si quelque chose venait faire obstacle à son inspiration.

(17)

Dans le plan suivant, il traverse le studio pour se rendre dans le décor du bureau de Yehuda cherchant à mettre la main sur la photo de Assi. Elle a été remplacée par celle de Yehuda et demande ce que l'on a fait de celle qu'il venait chercher. Il la retrouve froissée dans le carton qu'on lui avait indiqué. Tout ce déplacement est filmé en un seul plan qui accompagne Salam dans son mouvement. Dans le plan suivant qui marque une rupture dans le rythme de son déplacement, il se dirige vers l'autre partie du studio où son oncle s'est assoupi dans une vieille voiture ayant servi à la reconstitution des années 60. Salam balaye du regard ce qui l'entoure, le posant sur des éléments de décor (une photo de Jérusalem tête-bêche, une autre qui aura servi de fond de scène propose un ample panoramique de la Méditerranée, un char de Tsahal) pour terminer son parcours sur le décor du bureau du général israélien.

(18-19-20-21-22).

Que se passe-t-il dans l'esprit de Salam ? Ce vide et ce désordre de fin de tournage l'emplissent-ils d'une forme de nostalgie avant l'heure de la fin du monde des personnages de "Tel Aviv on Fire" ?

Ou bien ces signes emblématiques de la réalité de son pays, ici posés comme de vulgaires objets racontent-ils la réalité fragmentée d'un pays inatteignable car constamment clivé par les antagonismes ? Peut-être les deux. La fiction aura au moins permis, une heure trente durant, de rendre compte d'infimes et multiples désirs de réconciliation.

(23-24)

Entretien avec Sameh Zoabi

Tel Aviv on Fire est une comédie. Qu'est ce que cela signifie, faire une comédie en Israël alors que vous êtes palestinien ?

Faire une comédie ancrée dans la réalité du conflit israélo-palestinien était un défi important. Les gens envisagent cette région et le conflit avec beaucoup de sérieux, et les tentatives d'en rire sont rapidement considérées comme trop légères. Pour ma part, j'estime que la comédie permet d'aborder des questions très sérieuses d'une façon plus subtile. Dans mes films, j'essaie à la fois de divertir et à la fois de parler des conditions de vie de mes personnages de manière sincère.

Mon premier film, *Téléphone Arabe*, s'inspirait de ma jeunesse. Je ne cherchais pas forcément à en faire une comédie, je souhaitais plutôt décrire la réalité dans laquelle j'ai grandi en tant que palestinien et de la manière la plus fidèle possible. La cohabitation entre un sentiment de désespoir permanent, un certain esprit, et un sens de l'humour autour de la table. Avec *Tel Aviv on Fire*, l'histoire aborde frontalement l'idée de perspectives conflictuelles. Comme dans mon précédent film, le ton est comique – pas pour mettre en relief une situation qui est plus tendue que jamais, mais plutôt pour utiliser les mécanismes que le comique d'exagération peut apporter. Comme l'a dit Charlie Chaplin, "Pour rire vraiment, vous devez être capable de prendre votre douleur et de jouer avec."

Salam, votre personnage principal, travaille sur un soap opéra arabe produit à Ramallah. Un soap opéra ?

Les soap opéras sont une affaire sérieuse au Moyen-Orient. Les gens les regardent assidument et sont très impliqués dans ces feuilletons. Ce qui m'a toujours étonné, ce sont les avis des téléspectateurs. Ils trouvent les dialogues et les jeux des comédiens plus crédibles dans les soap que dans les films de cinéma. Le soap opéra m'a permis d'explorer des choses qu'on ne peut pas aborder autrement dans le cinéma. Par exemple, dans la scène d'ouverture du film, que je trouve assez politique, les personnages palestiniens du soap expriment leurs sentiments à l'approche de la guerre des Six-Jours 1967. Ils parlent de leurs espoirs, de l'histoire et de la crainte de l'occupation de Jérusalem par Israël. Ils expriment leurs émotions, sans filtre, mais parce que cette scène se déroule à l'intérieur d'un soap opéra, elle prend une tournure différente.

Est-ce que vous regardiez des soap opéras ?

Quand j'étais jeune en Israël, déconnecté du monde arabe, il y avait seulement deux chaînes de télévision. Les séries en langue arabe venaient essentiellement d'Égypte. Ils avaient les meilleurs soap opéras, particulièrement pendant le mois du Ramadan, même les israéliens regardaient. Le feuilleton que j'ai créé pour mon film est un hommage à l'un des plus célèbres et avec lequel j'ai grandi. À présent les choses sont bien différentes. Il existe des centaines de chaînes de télévision arabes, de nombreuses séries syriennes, libanaises, égyptiennes, mais aussi turques ou indiennes sous-titrées. Les soap sont regardés partout. C'est devenu un média universel. Récemment, je regardais un feuilleton avec ma mère. Je me suis mis à rire à un moment où je ne devais pas, c'était à cause des excès de mise en scène et du jeu des comédiens, ma mère, elle, a sorti son mouchoir et s'est mise à pleurer. Cette expérience m'a inspiré au moment d'écrire et de réaliser le film.

Quelle a été votre approche visuelle pour ce film ?

Visuellement, l'idée était de travailler autour du contraste entre deux réalités : la magie, l'univers coloré du soap opéra, et le quotidien, la réalité brute en dehors du studio. Nous avons tourné les scènes du soap en majorité en studio, en utilisant une image volontairement très appuyée, des couleurs et lumières vives, des mouvements de caméra dramaturgiques. En dehors du show télévisé, je souhaitais donner à la réalité quotidienne une dimension de "cinéma vérité". Le travail de mise en scène était plus spontané, plus fluide, nous avons essentiellement tourné en décor avec des lumières naturelles à l'exception du check point que nous avons dû créer pour le tournage.



Parlez-nous du processus de casting.

Dans le passé, j'ai travaillé avec un mélange d'acteurs amateurs et professionnels. Dans celui-ci, parce que l'histoire est plus complexe et les scènes écrites de manière très précises, j'ai décidé de ne travailler qu'avec des professionnels. J'en ai choisi un certain nombre pendant l'écriture comme Lubna Azabal, Nadim Sawalha, Salim Dau et Maisa Abd Alhadi, avec qui j'avais déjà travaillé auparavant ou certains dont je connaissais le travail.

Le plus grand défi du casting de ce film était de trouver la meilleure alchimie entre mon personnage principal, Salam, et son antagoniste, Assi. Leur relation est au cœur du film. J'ai trouvé que le jeu minimaliste, tout en nuances de Kais Kashif dans le rôle de Salam, aux côtés du très énergique Yaniv Biton en Assi, apportait un décalage au potentiel comique fort. Yaniv vient du Stand-up, de la comédie, alors que Kais au eu des rôles plus dramatiques, comme dans *Paradise Now*. C'était un risque de le choisir pour une comédie, mais Kais a apporté une profondeur, une mélancolie plus complexe au personnage de Salam qu'elle ne l'était à l'écriture.

Pouvez-vous nous parler des différents niveaux de lecture que contient *Tel Aviv on Fire* ?

Lorsque j'ai montré mon film précédent, j'ai constaté à quel point le cinéma pouvait facilement faire ressurgir le conflit entre les différents récits palestinien et israélien. Il y avait ceux qui pensaient que mon film était trop pro-palestinien et anti-israélien, et d'autres pensaient l'exact inverse. Ce conflit des points de vue, c'est la ligne directrice sous-jacente de *Tel Aviv on Fire*.

À un niveau personnel, le film parle d'un artiste (un aspirant écrivain) qui lutte pour trouver sa voie à l'intérieur de cette réalité politique complexe. Je suis entouré de personnes comme Salam, qui n'ont pas trouvé exactement qui ils sont. Ils essaient de faire au mieux et de trouver leur place dans le monde tout en étant en permanence face à des difficultés. Je suis attiré par les personnages qui tentent d'évoluer et de s'améliorer mais ne savent pas comment y parvenir.

Dans une perspective plus large, le film a deux trajectoires politiques :

Premièrement, il y a l'histoire de la guerre telle qu'elle est décrite dans le soap et présentée par Bassam, oncle de Salam et producteur, créateur du show. Bassam appartient à l'ancienne génération, qui a combattu en 1967, et signé les accords d'Oslo.

Deuxièmement, il y a la réalité quotidienne des check-points, qui est en lien direct avec l'histoire. L'histoire du soap et celle du film se croisent et fusionnent. En tant que jeune palestinien, Salam se retrouve à devoir lutter entre ces deux réalités. La vie de Salam et son interaction avec Assi sont reflétées dans le soap et lui donne une autre dimension. Pour le dire simplement, Assi, "l'occupant", veut dicter sa propre histoire, celle d'une réalité enjolivée, à Salam, "l'occupé". Au fur et à mesure que la confiance de Salam grandit, il réalise que c'est impossible et doit arrêter cela. Rien ne pourra changer en Israël et en Palestine tant que les deux peuples ne seront pas égaux. C'est le seul moyen d'avancer.